

- LA MECHE D'OR -

000000XXXX000000

(suite de la 2me page.)

— Ah ! vous voilà, Brigard ? dit Angéline, sans détourner la tête.

— Oni, répondit Brigard, en s'asseyant ; j'ai vu filer la voiture du patron, et je suis entré.

Une minute après, Martine apportait un service à thé, et le plaçait sur une table en bois de rose, au milieu du boudoir, puis elle descendit, et ferma toutes les issues.

Angéline continuait sa toilette, tranquillement, comme si Brigard n'avait pas été là. En fin, elle s'enveloppa la tête dans une épaisse mantille noire. Et, en ce moment, Brigard se rappela comment il avait connu cette femme qu'il aimait terriblement, à laquelle il s'était donné tout entier, et dont il n'avait jamais obtenu une parole d'amour.

Célestin Brigard était le fils de paysans picards, qui avaient travaillé toute leur vie comme des gueux, pour faire de leur enfant un "monsieur". Ils avaient réussi ; mais les malheureux étaient morts à l'époque où ils auraient enfin pu se reposer. Célestin Brigard était déjà entré dans l'étude de Me Fourmont. Ce qu'il avait vu de plus clair dans la mort de ses parents, c'est qu'il héritait d'une centaine de mille francs. Il ne devait pas dépensier pour cela ; il avait trop bien appris la valeur de l'argent. C'était exactement le clerc qui convenait à Me Fourmont. Exact, travaillant lentement, flatteur, il avait fait rapidement la conquête de son patron.

Il avait passé plusieurs années, vivant chichement, ignorant tout de l'existence parisienne, se disant qu'il se marierait un jour, qu'il épouserait une grosse dot, et qu'il amasserait une énorme fortune. Peut-être même songeait-il à Julienne Fourmont ?.....

Angéline pénétra tout à coup, dans sa vie, avec l'éclat d'un météore. Il l'avait rencontrée par hasard, et il eut l'audace de se présenter lui-même à cette Parisienne. C'était l'époque où, revenue de son voyage, et se croyant guérie de son amour, Angéline songeait à se venger sur tous les hommes d'avoir été dédaignée par l'un d'eux. Elle commençait alors à s'installer dans son pavillon de l'avenue de Villiers, avec autant de soin et de mystère, qu'un soldat qui prépare ses armes à la veille d'une bataille. Célestin Brigard fut le seul homme qu'elle admit dans son intimité. Le paysan avait cru d'abord trouver en elle une femme, Angéline resta pour lui un être impénétrable, supérieur, dont il chercha inutilement à comprendre le caractère.

— Soyons bons amis, lui dit elle, puisque nous sommes orphelins tous deux.....

— Pourquoi ne pas nous unir, nous marier ?

— Nous unir, oui. Nous marier, non ! je ne me marierai sans doute jamais !

A la pensée que cette femme ne serait jamais à lui, il avait eu des rages sourdes. Il songea même à la tuer. Il eut l'imprudence de lui faire une scène : elle le chassa de chez elle. Il revint, au bout de peu de temps humble, repentant, ne demandant plus qu'un peu d'amitié, ne pouvant vivre sans voir celle qu'il aimait. C'était ce que voulait Angéline. Il lui fallait un instrument, pour faire ces choses que seuls peuvent faire les hommes. Et Brigard était devenu non pas son associé,

mais son esclave, — un esclave bien digne de la maîtresse. Elle n'avait pas eu de peine à lui donner toutes ses haines, toutes ses jalousies. Et, de cet homme, qui aurait pu être honnête, elle avait fait un malhonnête homme. Parfois, il osait le lui reprocher :

— Quand je songe à ce que vous avez fait de moi ! lui disait-il.

— Bah ! répliquait-elle. Ne vaut-il pas mieux être dupeur que dupe ?

Et il riait. Elle lui montra la fausseté de la vie parisienne, elle lui prouva que, s'il voulait arriver à une grande fortune, il devrait suivre l'exemple de gros spéculateurs qui volent le public. Il crut tout ce qu'elle disait. Et, peu à peu, il devint un autre homme ; il désira, encore plus vivement, le luxe et la richesse. Au lieu de respecter, ainsi qu'autrefois, son patron, il le méprisa, il le considéra comme un imbécile, bon à exploiter.

Ce fut grâce à Brigard qu'Angéline s'insinua aussi facilement et aussi rapidement chez Me Fourmont. Elle voulait commencer par porter la ruine et la désunion dans cette famille : elle finirait ainsi par atteindre Serge Morain. Depuis un an, Brigard semblait avoir dominé sa passion pour elle ; il affectait une indifférence cynique et disait :

— J'aime à croire que, lorsque vous aurez épousé ce notaire, si vous jouissez de ses millions, lui ne jouira pas longtemps de sa femme ?

Angéline avait alors un sourire mauvais et énigmatique, qui faisait dire à Brigard :

— Ce pauvre homme ne se doute pas, qu'en signant son contrat de mariage, il signera son arrêt de mort !

Et Brigard était si certain que les millions du notaire allaient passer dans les mains de son amie, qu'il avait mis à la disposition d'Angéline tout ce qu'il possédait. Elle puisait dans la bourse de Brigard, sans la moindre hésitation : et le notaire restait persuadé qu'elle vivait toujours avec ses trois mille livres de rente. Brigard s'était habitué à tout ce luxe dont elle s'entourait ; il venait chez elle à peu près tous les jours : elle le recevait en camarade ; et, si le notaire arrivait à l'improviste, il se cachait.

— Vous êtes de la maison, lui disait-elle.

Au moment où les deux associés perdaient patience, à cause de l'opposition formelle de Julienne, était arrivé la lettre du notaire de Bayonne, demandant des renseignements sur la famille Morain. Me Fourmont croyait réellement qu'Angéline n'en avait rien su, car il avait recommandé le plus grand secret à Brigard. Celui-ci avait naturellement communiqué à l'aventurière toutes les lettres concernant cette affaire. Et c'était elle qui avait donné les renseignements que le notaire avait envoyés à Baltimore. Elle avait dépeint son oncle et son cousin comme méchants et rancuniers, espérant ainsi les faire déshériter et bénéficier seule de cette grosse fortune. Son plan avait échoué. L'oncle de Baltimore, suivant l'usage de tous les Méridionaux, avait préféré laisser la plus grande partie de sa fortune à son neveu, à l'homme, à Serge, à celui qui portait son nom. Et c'était à cela que songeait la cousine de

contemplant avec amour.

Lorsqu'elle eut terminé sa toilette, elle s'étendit à demi, sur un divan qui occupait tout un côté de son boudoir et alluma une cigarette. Célestin Brigard la contemplait toujours ; mais elle ne le regardait même pas : elle suivait des yeux les petits nuages de fumée bleue qui s'élevaient au-dessus d'elle. Ce fut seulement lorsqu'elle s'avança, pour prendre une tasse de thé, que ses yeux rencontrèrent ceux de Brigard. Elle les baissa, puis but lentement. Pour la première fois de sa vie, Brigard vit cette femme trembler ; et cela lui donna une audace qu'il avait rarement devant elle. Il dit brusquement :

— Le patron avait l'air bien heureux, en sortant d'ici.

— Il est toujours heureux quand il me voit.

— Et vous lui avez encore permis de vous parler d'amour ?

Elle répliqua tranquillement :

— N'est-ce pas notre plan de me faire épouser par lui, pour nous emparer de ses millions ?

— Et si cela était inutile ? s'écria brutalement Brigard.

IV

UNE BONNE LOI

En disant ces mots, Brigard se rapprocha d'Angéline ; et les deux associés se regardèrent bien en face. L'aventurière comprit qu'une scène se préparait ; elle alla au devant, avec sa crânerie habituelle.

— Je parie, dit-elle froidement, que vous avez encore quelque chose à me reprocher ?

— Oh ! quelque chose ?.....

Bien des choses, si je songeais à tout ce qui s'est passé entre nous depuis que nous nous connaissons ! Mais, au fond, c'est toujours la même chose : vous m'avez dit que nous unirions nos deux forces ; nous l'avons fait. Seulement, tous les bénéfices de l'association ont été pour vous. Moi je n'ai rien eu !

Et cependant, je ne demandais pas beaucoup..... J'aurais pu être un homme comme un autre, heureux et tranquille, un de ces imbéciles que vous méprisez ! Vous avez porté le trouble dans tout mon être ! Vous avez fait de moi un bandit plus terrible que les coquins qu'on arrête tous les jours. Vous m'avez appris, vous qui ne connaissez pas la loi, comment on peut la côtoyer, comment on peut duper le public ! Vous m'avez fait commettre, pour entretenir votre luxe, des actes qui méritent le bagne ; il y a longtemps que l'héritage de mes parents a disparu entre vos mains ! Et, pour prix de tout cela, je n'ai même pas la satisfaction.....

— Vous avez la satisfaction, interrompit sèchement Angéline, de venir ici comme chez vous, de vivre auprès de moi, de coucher, là, sur ce divan, pendant que je dors dans ma chambre... Vous avez voulu cela ; et je vous l'ai accordé, pour vous prouver combien votre jalousie était sottise ! Et, malgré cela, vous croyez toujours qu'il y a un amour au fond de mon cœur, alors que mon cœur n'est rempli que de haine ! Vous avez la satisfaction de partager ma vie moralement ; et vous sarez bien que cela sera toujours ainsi ! Vous connaissez tous mes secrets.....

Brigard s'écria avec colère :

à continuer.

—

—

—

—

—

—



SPRING IS HERE

So is my new stock of

WATCHES

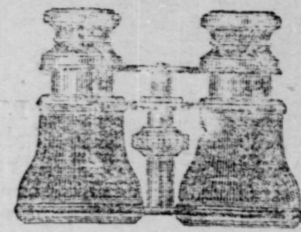
--and--

JEWELRY

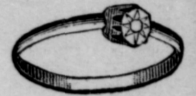
I have made a personal selection of the finest watches and Jewelry ever offered in Tignish.

I Guarrantee

all Goods



No cheap fire gilt affair, all genuine goods.



Repairing in all its branches

L. S. Perry,

WATCHMAKER & JEWELER.

Tignish, P. E. I.

THE MODERN

FOUNDRY AND

MACHINE SHOP

We would call Special attention to the fact that our Establishment is fitted with the very best Modern Machinery and employing none but first class workmen We are in a grand position to turn out satisfactory work.

OUR FOUNDRY DEPT

has proved to be a decided success We have spared no expense in fitting up this department, having imported from the United States a "Special Grade of Sand" and using the best trade of "Pig Iron", we are in a position to meet the long desired needs of the public. Parties in need of anything in our line we ask to consider these facts and any work which may be entrusted to us will receive our careful attention. We solicit your valued orders.

Bruce Stewart & Co.

THE MODERN FOUNDERS, Engineers and Machinists.

Steam Navigation Co's Wharf

CHARLOTTETOWN

P. E. I.

WHAT \$25.00 WILL DO..

Have you ever thought when you are paying \$25 for a suit made by the tailor, have you ever thought what you might be able to do with that \$25 in our great clothing room ? If you haven't its time you did. Let us help you. First, you can get a Fit reform or Royal Brand perfect fitting suit at \$10, then a light short, natty overcoat for fall and spring at \$10, a 2 1/2 oz. hat, the best in the world for the money, at \$2; a best \$1 white shirt in Canada for \$1, a splendid suit summer underwear 1 dollar, a tie 50c, a collar 20c, cuffs 30c. All these complete for the price of a suit of tailor made clothes.

FOR \$10.00

A short, natty top coat of English whip cord, plain vicuna cloth, or cheviot, just the right style and color for you. If they don't fit don't take them.

FOR \$10.00

We've a perfect suit of dark tweed, splendid linings, silk stitched, cut in the best style and guaranteed to wear and hold its shape

FOR 3.00

A nice fitting white shirt, an elegant tie, the latest in collars and a pair of cuffs. All these except the tie are four ply pure linen, and the tie is pure silk or satin as you like it.

FOR 2.00

An A 1 Christy hard or soft hat, weighs just 2 1/2 ozs, as much comfort as possible to put into a hat, and the color is absolutely fast. More styles to choose from than you'd think.

Now with all this genuine goodness staring you in the face will you be foolish enough to spend your twenty five dollars in a tailor made suit not a bit better fitting than our 10 dollars kind that will wear till you're satisfied. If you do will you kindly step into our store and tell us why ? Because we could not understand it else.

PROWSE

The F

**BREVETES**  
**OBTENUES PROMPTEMENT!**  
Envoyez un timbre pour notre "Gazette des Inventeurs." Nous obtenons plus de brevets pour les inventeurs que tous les autres journaux ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Les brevets, pas de paye.  
**MARION & MARION, EXPERTS,**  
No. 157 rue St. James, Montréal, P. E. I.